

34 | CULTURE

AVEC DUFY PARIS EST UNE FÊTE

UNE EXPOSITION À MONTMARTRE, LÀ MÊME OÙ LE PEINTRE EUT UN ATELIER, MONTRE À QUEL POINT LES MOTIFS URBAINS LONT INSPIRÉ, POUR SES TOILES MAIS AUSSI POUR DES TEXTILES, DES LIVRES ET DES MEUBLES.

ÉRIC BIÉTRY-RIVIERE
ebietryriviere@lefigaro.fr

Paris gris zinc ? Allons donc ! Au Musée de Montmartre, nid d'aigle d'où l'océan des toits de la capitale se découvre comme nulle part ailleurs, regardez la ville avec l'œil de Raoul Dufy (1877-1953). Cet artiste a eu ici même un de ses ateliers avec son ami peintre Othon Friesz. Puis il emménagea durablement quelques pas plus loin, vers Pigalle (au 5, impasse Guelma à partir de 1911). En près de 200 huiles, aquarelles, gravures, dessins rehaussés de gouaches (au blanc laissé en réserve pour un effet accentué de luminosité et de transparence), avec nombre de documents et quelques magnifiques exemples de créations textiles, voilà Paname garance rose, bleu tendre ou cobalt, violet, jaune citron, terre de sienne brûlée, vert pour ses parcs et ses jardins, sa banlieue, vermillon ou cadmium rouge pour ses verdroits les plus denses...

Dufy a aimé Paris comme un enfant, c'est-à-dire immédiatement et sans modération. Dans ses vues à vol d'oiseau, il range les immeubles schématisés en petits carrés serrés comme des notes sur une partition. Émergent de ces plans primitifs, à perspective rabattue comme dans les images médiévales, des monuments-signaux sans ombre ni volume. Cela donne à ces foisonnements une impression d'équilibre. Au point qu'on serait bien en peine d'apporter le hashtag #saccageparis devant cet idéal de cité harmonieuse. Légère, élégante, fraîche comme un bouquet de fleurs coupées du matin.

« *Fidèle en lévitation* », comme le définit joliment Didier Schulmann, commissaire avec Saskia Ooms, Dufy semble avoir plané partout. Devant la tour Eiffel, le Sacré-Cœur, le Panthéon, les Invalides, l'Opéra, le Jardin des Plantes. Et encore : il a chroniqué ses soirées mondaines, ses fêtes au Bœuf sur le toit, ses balades en canotage sur la Seine et la Marne, ses promenades au bois de Boulogne, les ventes à Drouot et jusqu'aux obsèques du président Painlevé...

On le croise dès l'entrée. Il a 20 ans. Il est fier comme Artaban dans *Autoportrait au chapeau mou*. Et déjà dénué de toute ambition académique dans cet aigre, extrait d'une collection particulière, exécuté quelques mois plus tard. En 1902, la légendaire marchande de tableaux Berthe Weill est la première à acheter à ce jeune Rastignac débarqué du Havre un pastel. Cette vue représen-

te Paris. Et précisément la rue Norvins, épicerie de la bohème montmartroise, cadre de vie de l'avant-garde. Weill le convie à ses expositions dans sa galerie-brocante du 25 avenue Victor-Massé, pile entre la Butte et les marchands d'art de la rue Laffitte.

On comprend dès lors comment Dufy a pu si rapidement embrayer avec les fauves, se faire cézannien dans le sillage de la première rétrospective consacrée à ce dernier. Et participer à la naissance du cubisme (*Le Bouquet dans l'atelier de la rue Séguier*). Au reste les écoles lui pèsent tout comme les théories. Aux angles stricts, il préfère les courbes et les arabesques. Elles peuvent tout autant facetter. Il s'y laisse aller.

Ses bois gravés pour le recueil *Le Bestiaire ou Cortège d'Orphée*, d'une belle maiveté, lui gagne le cœur d'Apollinaire. Et la rencontre avec le célèbre couturier Paul Poiret stimule son tempérament de décorateur. Avec lui, il crée une entreprise d'impression de tissus boulevard de Clichy. Trois ans plus tard, il est en contrat avec une firme de soieries lyonnaise. Pour elle, ses créations textiles s'épanouissent. Les monuments parisiens, toujours dans les mêmes couleurs gaies que ces huiles, deviennent tout de fois des motifs, des leitmotifs.

« Raoul Dufy a chroniqué ses soirées mondaines, ses fêtes au Bœuf sur le toit, ses balades en canotage sur la Seine et la Marne, ses promenades au bois de Boulogne, les ventes à Drouot et jusqu'aux obsèques du président Painlevé... »

Des petits drapeaux bleu-blanc-rouge les couronnent de plus en plus, seuls indices de la dureté des temps et de la frustration de devoir rester à l'arrière pendant la Première Guerre mondiale. Des crises de polyarthrite - les mêmes dont furent sujets Rubens, Renoir ou encore Paul Klee - l'y contraignent. Dufy contribue toutefois à l'élan patriotique en réalisant ces travaux ainsi que des gravures explicitement de propagande. Dans les années 1920 et 1930, ce Paris selon Dufy gagne les robes, contamine les carres de soie ou les menus de restaurant.

Ces couleurs en à-plats ou en zébrures rapides, toujours fluides et dissociées du trait encre, ont fait mouche. Elles vont marquer les Années folles. Impasse Guelma, le peintre a couvert ses murs d'un bleu vif, métaphore de l'extérieur. Dans cet espace aussi réel que mental, Paris se concentre, s'essentialise. Les fenêtres et façades sont, comme chez Matisse, d'autres tableaux. Les papiers peints, les tapis et les rideaux participent du lexique de prédilection (ils donnent par exemple leur tonalité à *30 ans ou la vie en rose*). Enfin, les vecteurs des passions se trouvent toujours mis en évidence. Là, au premier plan, une femme nue posant. Ici une palette, un bouquet ou un violon. *Le Violon rouge*, *Blue Quintet*, *Hommage à*



Le paravent «Panorama de Paris», de Raoul Dufy. JULIEN KNAUB/MUSEE DE MONTMARTRE/ADAGP, PARIS 2021

Bach et Le Grand Concert, œuvres de l'après Seconde Guerre mondiale, marquent le bonheur retrouvé. Ces huiles font cimaise commune au Musée de Montmartre. L'exiguïté de l'espace leur va bien, rappelant où elles sont nées. Cette réunion serait-elle la plus belle séquence du parcours ?

C'est qu'on n'a pas encore découvert celle où sont installés les fauteuils, chaises, bergères, un canapé et un paravent, près du Mobilier national. À partir de 1923, Dufy a été sollicité par les grandes manufactures françaises pour réaliser des cartons de tapisseries. Tissés, ces bouquets garnissent les assises tandis que les monuments et les quartiers - Chevaux de Marly, obélisque de la Concorde, Louvre ou Champs-Élysées avec un fond bleu semé de petits nuages blancs - parent les dos. Même pour tout l'or du monde on ne s'assoirait pas sur ces feux d'artifice pavés aux couleurs nationales...

En fin de parcours, l'exposition présente une mise au carreau préalable à *La Seine, de Paris à la mer*. Ce triptyque monumental (avec la ville natale du Havre reconnaissable sur la gauche) orne aujourd'hui le restaurant du Musée des beaux-arts de Lyon. À l'origine, il était destiné au mur de l'hémicycle du bar-fumoir du Théâtre du Palais de Chaillot. Et pour terminer cette évocation du Dufy adepte d'art total, mentionnons encore, en rappel de la fameuse *La Fête Électrique* (600 m² de panneaux en contreplaqué restaurés l'année dernière et visibles au Musée d'Art moderne de Paris), une série de dix lithographies rehaussées de gouache. Cette reprise sur papier, et vingt ans plus tard, de l'immense décor conçu pour l'Exposition internationale des arts et des techniques de 1937, est due au graveur Charles Sorlier. Elle n'a été éditée qu'à 350 exemplaires. ■

Musée de Montmartre jusqu'en septembre.
Catalogue In Fine, 175 p., 19,95 €.
Res.: 01 49 25 89 39.

www.museedemontmartre.fr

BORDEAUX PORTE UN TOAST À DIONYSOS

LA CITÉ DU VIN REMONTE AUX ORIGINES DES LIBATIONS AVEC UNE EXPOSITION CONSACRÉE AU CÉLÈBRE DIEU.

À Bordeaux, la Cité du vin était au régime sec. Mais, les masques tombés, finie l'abstinence ! L'endroit qui était avant la pandémie le quatrième musée le plus visité hors Île-de-France refait sauter les bouchons. Cela en dépit de l'absence de touristes étrangers (46% de la fréquentation de 2019).

Tandis que son parcours permanent remet à l'honneur les vignobles du monde entier comme par le passé, qu'au belvédère, huitième étage avec vue panoramique sur la ville et la Gironde, les dégustations reprennent, une exposition temporaire, à consommer, elle, sans modération, invite à célébrer comme il se doit cette fin d'étrange et trop long carême. C'est-à-dire savamment. Y sont décrits par une cinquantaine de sculptures, vases peints et autres objets rituels ou vestiges les rapports entre le vin, les dieux et les hommes dans la civilisation gréco-romaine. Cela grâce à des prêts importants accordés par la Fondation Gandur pour l'art à Genève, le Louvre et le Musée national archéologique d'Athènes.

Maître de cérémonie

Le vin accélérateur et intensificateur de mythes ? Certainement. Ici, même les plus terrestres des banquets évoqués sont sacrés : à travers eux les convives communiquaient avec l'Olympe et l'outre-monde. Tantôt jeune, tantôt vieux, nu ou bien costumé comme un roi oriental, parfois homme, parfois animal, Dionysos est le principal maître de cérémonie. C'est un médiateur fantasque. Un voyageur qui répand la culture de la vigne, gage de civilisation, là où rois ou empereurs passent.

Il lui suffit de nous toucher avec son thyrsus, ce roseau coiffé d'une pomme de pin, caricature de sceptre ou d'arme, et nous voilà ivres, à la fois ailleurs et clairs-voisants. En tout cas inclus dans le vaste

symposium méditerranéen. Comment dit-on « in vino veritas » en grec ?

Au cours de cette expérience, jadis perçue comme salutaire, on croissait Silène le vieux sage qui assume ses débordements et le fort Héraclès en premiers compagnons de beuverie. Les extrêmes animales, jouant de leur flûte ensorcelante, aussi bruyants et excités que les folles bacchantes ou ménades à tambourins, les satyres apportaient leur touche de lubricité à la liesse. Dans les scènes peintes, sculptées ou gravées, Éros le dieu de l'amour apparaît aussi de temps à autre. Et, plus souvent, Pan le rustique protecteur des bergers et des troupeaux du Péloponnèse, connu pour ses pouvoirs sexuels gages d'abondance.

Danse encore, parmi ce monde en transe, Ariane la belle mortelle devenue immortelle en buvant dans un cratère blanc lors de son mariage avec Dionysos.

De ce dernier (Bacchus chez les Romains) Euripide a dit toutefois qu'il était aussi enchanté que charlatan. Pour ses caprices il pouvait devenir fourbe. Ce caractère, en somme, était imprévisible. Tout ce que l'on pouvait faire pour espérer se le gagner était de dresser de « gais banquets tout fleuris de couronnes » (Euripide). Et malheur à qui n'entraîne pas dans la sarabande. On en sait qui se sont vu dépecés à mains nues par quelque suivante.

Alors, vraiment, pourquoi ne pas communier ? À Athènes, la fête des fleurs, celle du vin nouveau, durait trois jours. Même les esclaves pouvaient boire. Les morts également étaient associés. Par comparaison notre journée nationale du beaujolais ou nos très touristiques ferias estivales, qu'elles qu'aînées qu'elles soient, semblent de bien pâles dérivés. Ajoutez-leur ce fond sacré qui leur manque et les dieux reviendront. ■ E.B.-R.
« *Bocce avec les dieux* », jusqu'au 29 août à la Cité du vin, Bordeaux (33).
Res.: 05 56 16 20 20, et
www.laciteduvin.com



MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE LYON
MBA LYON FR

HIPPOLYTE, PAUL, AUGUSTE
LES FLANDRIN,
ARTISTES ET FRÈRES
EXPOSITION - JUSQU'AU 05 SEPTEMBRE 2021

RESERVEZ VOS BILLETS

MUSÉE DE LYON

FR

art

LEGRAND

LOEIL

billetterie

Cette exposition est financée conjointement par le ministère de la Culture, les collectivités territoriales et le musée des Beaux-Arts de Lyon.



Statue de Dionysos (en haut) et panneau de sarcophage représentant ce dieu et son cortège (ci-contre). STEPHANE MARECHALLE/RMN-GRAND PALAIS (MUSÉE DU LOUVRE); ANDRÉ LONGCHAMP/FONDATION GANDUR POUR L'ART, GENÈVE